

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 9 AVRIL, 1864.

No. 15.

## HISTOIRE DU CANADA.

( Suite. )

Cependant une victoire, comme savaient en remporter les Canadiens et les Français, vint à Carillon briser encore, pour une année, les espérances de l'Angleterre et anéantir ses troupes. Retranchées dans ce fort et derrière des abattis d'arbres élevés alentour, les troupes françaises et canadiennes repoussèrent, le 8 juillet 1758, de 1 heure à 7 heures du soir, les efforts des ennemis cinq fois plus nombreux qu'elles. Les Anglais combattirent vaillamment, revinrent 7 fois à la charge, mais à chaque fois furent forcés de reculer, laissant le terrain jonché de cadavres. Jamais on n'avait vu tant de courage, de persévérance et d'entrain dans la lutte. Le vieux drapeau blanc de Carillon, tout troué de balles, que l'on voit avec joie et orgueil, aux jours de nos fêtes nationales, porté au milieu des Canadiens, flottait toujours au vent de la victoire et de l'honneur. Vieux débris de nos gloires, ce drapeau nous est resté comme un noble et glorieux souvenir, et comme une obligation de toujours suivre une noble route. Espérons que si jamais le Canadien est appelé à sauver la patrie, ce précieux débris de nos luttes héroïques le conduira à la gloire de ses pères.

Cette victoire sauva le Canada, mais les ennemis, malgré leurs défaites, voyaient leur nombre augmenter, tandis que pour nous, Canadiens, la perte d'un seul homme était irréparable et faisait pencher la balance du côté de l'Angleterre. Car la France, non, nous nous trompons, car la vieille dynastie pourrie de Louis XIV ne s'occupait nullement des Canadiens, les voyait tomber un à un pour lui garder un pays malgré elle, et au milieu de nos malheurs et de nos misères gaspillait en débauches et en excès scandaleux le reste de cette sève de vigueur et de justice que lui avait léguée Saint Louis.

Ce lâche abandon déchargeait le Canadien de la loyauté qu'il devait à la mère-patrie ; mais cet homme voulait rester Français malgré la France, et il se prépara de nouveau bravement à la lutte.

Cependant, l'heure du malheur, 59, était sonnée pour nous, l'agonie commençait pour le Canada français. Le traître Denis de Vitre, pilote, conduisit à Québec les nombreux vaisseaux ennemis qui arrivèrent, sous Wolfe, à l'île d'Orléans, le 25 juin 1759.

Surpris de voir les bardis préparatifs des Français, dont l'armée s'étendait de la Canadière au Saut Montmorency, Wolfe hésite, bombarde la ville, ravage les campagnes, depuis le Château-Richer et l'île d'Orléans jusqu'à la baie Saint-Paul, et toute la côte Sud jusqu'à Sainte-Croix, brûlant les maisons, (plus de 1400), coupant les arbres fruitiers, enlevant femmes et enfants, et préluant, par ces ravages inutiles, aux jours de tyrannie et de deuil que se proposait de faire peser sur nous l'Angleterre.

Ces dégâts achevèrent d'exaspérer les Canadiens, les décidèrent à repousser chaudement l'ennemi et, le 31 juillet, les Anglais ayant attaqué Lévis commandant les Canadiens au Saut Montmorency, furent repoussés avec des pertes considérables, forcés de regagner leurs vaisseaux et de se retirer à l'île d'Orléans.

Wolfe, voyant l'impossibilité de battre l'armée au camp de Beauport, chercha un autre point d'attaque, et le 13 septembre, parvint à débarquer au fouden et à gravir les plaines d'Abraham, où, le même matin, il rangea son armée en bataille.

Pour le malheur de la colonie, Montcalm n'écoutant que sa vivacité, et contre l'ordre du gouverneur Vaudreuil qu'il détestait, sortit du camp de Beauport, vint attaquer les Anglais et paya de sa vie cette témérité qui, donnant la victoire à ses ennemis, hâta la perte du Canada. Wolfe périt aussi, mais la mort de ces généraux était bien différente. Wolfe voyait ses troupes victorieuses, et Montcalm pleurait la perte de la bataille, et les suites de sa trop téméraire bravoure. Avouons néanmoins que lors même qu'il eût été vainqueur, la victoire n'eût pas empêché les malheureuses destinées du Canada de s'accomplir.

Battues, mais non découragées, les troupes se retirèrent à Jacques Cartier, pour y attendre le successeur de Montcalm, le chevalier de Lévis, descendant de Montréal.

Elles revenaient, sous ce chef intrépide, attaquer les ennemis et sauver (Québec, lorsqu'elles apprirent que le gouverneur, M. de Ramsay, avait livré la ville aux Anglais. La reddition de cette place achevait définitivement la perte de la colonie.

Cependant, pour les Canadiens, la partie n'était pas finie; ils voulaient encore tenter le sort des armes et venger leur première défaite.

Le printemps suivant, 28 avril 1760, on les vit, sur les mêmes plaines d'Abraham, prendre une éclatante revanche et laver glorieusement la tache que la perte de la première bataille d'Abraham avait imprimée sur leurs armes si longtemps victorieuses.

La lutte la plus acharnée eut lieu au moulin de Dumont, où s'élève aujourd'hui un magnifique monument élevé au courage des braves qui périrent dans ce jour mémorable.

« Le général Murray, dit Garneau, sentit l'importance de s'emparer du moulin de Dumont, qui couvrait l'issue par laquelle les Français débouchaient sur le champ de bataille, et il le fit attaquer par des forces supérieures. Il espérait qu'en écrasant les cinq compagnies de grenadiers qui le défendaient, il pourrait tomber ensuite au milieu des soldats en marche, les rejeter loin du champ de bataille et couper l'aile droite, engagée sur le chemin de Saint-Louis.

« Lévis, pour prévenir son dessein, fit retirer sa droite à l'entrée du bois qui était derrière elle, et abandonner le moulin de Dumont par les grenadiers, qui se replièrent afin d'abréger la distance aux brigades qui arrivaient. C'est dans ce moment que Bourlamarque fut grièvement blessé par un coup de canon, qui tua son cheval sous lui. Ses soldats, restés sans recevoir d'ordre, voyant les grenadiers engagés dans un combat furieux et inégal, prirent d'eux-mêmes le parti d'aller les soutenir, et se mirent en ligne au moment où l'ennemi portait sur ce point une grande partie de ses forces et presque toute son artillerie; les canons et les obusiers, chargés à boulet et à mitraille, labouraient l'espace qu'occupait cette aile, qui s'ébranla sous le feu le plus meurtrier. Les grenadiers s'élançèrent au pas de charge, reprirent le moulin après une lutte opiniâtre et s'y maintinrent. Ces braves soldats, commandés par le capitaine d'Aigubelles, périrent presque tous dans cette journée.....

« Le combat devint non moins violent à la droite qu'à la gauche. Toutes les troupes étaient arrivées sur le champ de bataille, et le feu était des plus vifs des deux côtés. On voyait les miliciens se coucher à terre pour charger leurs armes, se relever après

« les décharges de l'artillerie, et se précipiter en avant pour fusiller les canonniers sur leurs pièces.....

« Deux mille cinq cents hommes environ avaient été atteints par le feu dans un espace comparativement resserré. L'eau et la neige, qui couvraient encore le sol par endroits, étaient rougies de sang, que la terre gelée ne pouvait boire, et ces malheureux nageaient dans des mers livides, où l'on s'enfonçait jusqu'à mi-jambe.»

Cette victoire fut néanmoins inutile, car de grands renforts arrivaient aux Anglais, tandis que la France, ne pensant pour ainsi dire plus au Canada, le laissait à ses propres forces.

L'armée, après avoir essayé de faire le siège de Québec, dut retrairet jusqu'à Montréal, suivie par la flotte de Murray. Dans le même temps le général Amherst venant par terre, repoussait devant lui les quelques braves qui, en dépit de tout, essayaient de l'arrêter.

Entre autres le commandant Pouchot qui, avec deux cents hommes, arrêta, pendant douze jours, au fort de Lévis, une armée de onze mille soldats, et ne se rendit qu'après avoir perdu tous ses officiers et le tiers de ses troupes.

Les deux généraux étant réunis à Montréal, les vaillants défenseurs du Canada furent forcés de capituler et de livrer à l'Angleterre ce sol arrosé du plus pur sang de la France, et dont chaque pied avait été témoin de quelques faits glorieux.

Ainsi tomba,—abandonné par un roi s'occupant plus de ses maîtresses que de ses colonies, et qui s'attirant le mépris de la France, préparait à son successeur la formidable chute de 93, où l'infortuné Louis XVI paya de sa vie les fautes de sa race,—ainsi tomba, au pouvoir des Anglais, écrasé par le nombre, mourant de faim, ce peuple qui, au milieu de guerres continuelles et terribles, était parvenu à former le noyau d'une race qui, un siècle plus tard, devait atteindre près de deux millions d'âmes; d'une race que pour punir d'une noble et héroïque défense, on va traiter d'une manière tyrannique et infâme, à qui on voudra ôter ce qu'elle a de plus cher, sa religion, sa langue, son nom français, ses lois, objets chéris pour lesquels elle avait combattu et se sentait prête à recommencer la lutte. On verra cependant que les vainqueurs n'ont pas réussi. Car le Canadien porte sur son front le noble signe du chrétien et du catholique, et, fier de ce titre qui l'illumine plus qu'un brillant diadème, il va marcher hardiment dans la voie que lui a tracée la Providence, fort contre la haine et contre la tyrannie.

(A continuer.)

## OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR LES ELEMENTS DE LA GRAMMAIRE  
FRANÇAISE DE LHOMOND, REVUS ET COM-  
PLÉTÉS PAR B. JULLIEN.

Cette grammaire étant en usage dans quel-  
ques écoles, nous croyons rendre un véritable  
service aux instituteurs en publiant les obser-  
vations qui vont suivre. Elles sont dues à la  
plume d'un membre de l'Association des  
Instituteurs de la Circonscription de l'École  
Normale Laval. L'auteur de ces remarques  
les a faites à la demande de cette Association,  
qui les a approuvées unanimement.

## INTRODUCTION.

Cette partie est trop longue. Les commen-  
çants apprendront difficilement les remarques  
relatives à certaines consonnes, et toutefois  
sans beaucoup de profit, puisqu'elles ne ren-  
ferment pas de principes absolus ni les dé-  
tails qu'elles exigent. Nous croirions ces re-  
marques mieux placées dans une *Méthode de  
Lecture* que dans une grammaire. Bien que  
Jullien ait dit dans sa préface que, dans cette  
Introduction, il a mis ensemble les choses  
de même nature, l'on y voit cependant les  
voyelles doubles parmi les signes ortho-  
graphiques.

## CHAPITRE I.

## LE NOM.

Nous trouvons dans ce chapitre des noms  
dits abstraits ou généraux, que Lhomond,  
selon Jullien, a placés mal à propos parmi les  
pronoms. Ces prétendus noms sont : *On*,  
ou *l'on*, *personne*, *quiconque*, *autrui*, *ce*, *ceci*,  
*cela*, *rien*.

Nous disons, avec Lhomond, que les  
mots *on* ou *l'on*, *personne*, *autrui*, *quiconque*.  
sont des pronoms indéfinis, parce qu'ils repré-  
sentent des noms (*pro-nomine*) qu'on ne veut  
ou ne peut nommer. Nous disons avec tous  
les grammairiens que les mots *ce* (sans nom)  
*ceci*, *cela*, sont des pronoms démonstratifs,  
parce qu'ils représentent des choses que l'on  
montre.

Jullien appelle ces mots des noms, parce-  
que, dit-il, ils nomment des personnes ou des  
choses. Voici comment :

"*On* ou *l'on* (masc. sing.), l'homme en gé-  
néral : on dit." (Jullien.)

Nous disons cependant *on frappe* en par-  
lant d'un homme en particulier, qu'on ne  
veut ou qu'on ne peut nommer.

"*Personne* (fém.) un seul individu de  
l'espèce humaine. Dans les phrases inter-  
rogatives ou négatives, il est masculin : il n'y  
a *personne*." (Jullien.)

*Personne* (fém.) indiquant un seul individu  
est un nom ; mais peut-il être nom lorsqu'il

exprime la négation de tout individu de  
l'espèce humaine ?

*Quiconque*, *autrui*, sont-ils les noms de  
quelques individus ?

"*Ce* (masc. sing.) nom de chose tout-à-fait  
général et indéterminé : c'est mon frère."  
(Jullien). Ainsi, *Ce*, nom de chose, se trouve  
être mon frère !

"*Ceci*, *cela*, le premier, tout objet plus  
rapproché de nous, le second tout objet plus  
éloigné." (Jullien.)

Les noms servent à nommer les personnes  
ou les choses, mais nous ne connaissons rien  
qui se nomme *ceci*, *cela*.

"Rien (masc.) chose réduite à sa plus  
petite valeur : Que faites-vous ?—Rien."  
(Jullien.)

Ce mot *rien* exprime-t-il une chose réduite  
à sa plus petite valeur, ou la négation de  
toute chose ?

## CHAPITRE II.

## L'ARTICLE.

Ce chapitre a été gâté par une remarque  
qui dit que l'article est le premier et le plus  
employé des adjectifs déterminatifs. Jullien  
avoue, à ce sujet, qu'il a respecté la division  
de Lhomond, en compensation, sans doute,  
des "petits" changement qu'il a introduits  
dans la nomenclature de la grammaire.

## CHAPITRE III.

## L'ADJECTIF.

Jullien appelle adjectifs possessifs ces mots :  
*le mien*, *le tien*, etc. et adjectifs indéfinis :  
*chacun*, *quelqu'un*. Il appelle adjectifs con-  
jonctifs nos pronoms relatifs *qui*, *que*, *dont*,  
en ajoutant qu'avec ces mots on ne répète  
pas les noms ; c'est justement ce qui prouve  
que tous ces mots sont des pronoms, lesquels  
ont été créés pour éviter la trop fréquente  
répétition des noms. Dans ce même chapitre  
l'on apprend ce que c'est que la syntaxe et  
combien il y en a de sortes. C'est probable-  
ment un peu prématuré pour des élèves qui  
ne connaissent pas encore le chapitre des  
pronoms.

## CHAPITRE IV.

Ici il nous manque plusieurs pronoms ; les  
uns sont rangés parmi les noms, les autres  
parmi les adjectifs. Jullien trouve que les  
mots *en*, *y*, *où*, sont si difficiles à classer  
parmi les dix parties du discours, qu'il nous  
engage à les nommer *mots relatifs invariables*.

## CHAPITRE V.

## LE VERBE.

Jullien compte un sixième mode, c'est le  
Participe ; et il dit, dans une remarque,

que " si Lhomond n'a pas mis le participe " parmi les modes du verbe, c'est évidemment un oubli de part ; car un mot n'est " participe qu'à la condition de faire partie " d'un verbe, sans cela ce serait un adjectif " pur et simple."

Nous croyons dire aussi bien que Jullien, que le participe fait partie du verbe, lorsque nous le considérons comme temps de l'infinitif.

Pourquoi ne pas dire au commencement de ce chapitre combien il y a de sortes de verbes, au lieu de n'en parler qu'après la conjugaison des verbes *avoir, être, aimer, finir, recevoir et rendre*, après les paragraphes qui font connaître la formation des temps, le sujet des verbes et les verbes irréguliers ? N'y a-t-il pas un chapitre spécial pour les définitions de ces différentes sortes de verbes ? Pourquoi trouve-t-on dans le paragraphe des compléments les définitions de quelques verbes ? Jullien multiplie beaucoup les difficultés de l'enseignement des verbes, lorsqu'il multiplie les subdivisions de ces derniers. Ainsi, il parle de verbes transitifs directs, transitifs indirects, intransitifs ; il divise les verbes réfléchis en réfléchis absolus, réfléchis directs, réfléchis indirects, et réfléchis à deux compléments. Enfin, quoique Jullien dise dans sa préface que " dans ce " chapitre, les divers sujets ont été mis dans " un meilleur ordre," nous ne partageons point son opinion ; au contraire, nous sommes convaincu qu'il a remplacé la clarté de Lhomond par une véritable confusion.

## CHAPITRE VI.

### LE PARTICIPE.

Dans ce chapitre, Lhomond nous donne des règles concernant le participe passé, et Jullien n'en donne aucune. Celui-ci s'est " réservé de faire connaître dans un *petit traité des participes* toutes les règles particulières." Comme toutes ces règles peuvent très-bien se réduire à quatre, Jullien aurait mieux fait de nous les donner ici ; il se fût mieux assuré la gloire de les apprendre à ceux qui pourraient ne pas lire son *traité des participes* après avoir parcouru son essai de grammaire légèrement retouchée.

Les autres chapitres, qui n'ont reçu que des augmentations imperceptibles, sont en même temps ceux qui renferment le moins d'incorrections.

Ces observations devront suffire, croyons-nous, pour engager les instituteurs à mettre de côté la Grammaire Française de Lhomond revue par B. Jullien, et à n'employer que l'ancienne édition.

## LA MAISON DES CHAMPS.

( Suite et fin. )

Jean se sentait défaillir. Il tomba sur un siège, et se mit à pleurer avec désolation.

— Eh ! bien, jeune homme, continua M. de Lézerec, je lis dans votre âme : vous aimez Madeleine ; votre amour était pur et dévoué, je le sais. Madeleine aussi vous aimait sans le savoir. Votre départ a fait éclater dans son cœur l'explosion d'un sentiment qu'elle ne s'avouait pas. Je regarde cette enfant comme ma propre fille, c'est un ange de pureté et de modestie ; il faut la sauver !.....

— Ah ! Monsieur, que ne le puis-je au prix de tout mon sang ! mais, hélas ! ne voyez-vous pas qu'un devoir non moins sacré....

— Je vois tout, je comprends tout ; mais la vie de ces deux femmes m'est chère. Aussi me suis-je hâté d'écrire à madame Bertin que vous ne partiriez pas pour la Martinique et que bientôt vous seriez de retour à Douarnenez.

— Monsieur ! monsieur ! vous avez bien fait ! je vous remercie !

— A la bonne heure ! Ainsi vous n'allez pas à la Martinique !

— Vous avez bien fait, monsieur, je le répète, d'envoyer à ces dignes femmes une consolation qui les calmera, qui essuiera leurs larmes. Oh ! l'illusion est une fleur du ciel ! Je vais aussi écrire à Douarnenez pour confirmer l'espoir de mon prochain retour. Le temps adoucit bien des peines, le temps rendra de jour en jour le souvenir de notre séparation moins amer. Madeleine sera sauvée, et moi, monsieur, moi je vais partir, à la garde de Dieu !

— Mais vous me ferez mentir.

— Ah ! monsieur, reprit Jean avec une exaltation sublime, ce mensonge est un devoir qui nous honore tous deux. Le choix sans doute est bien dur entre un père ou un bienfaiteur, qui souffre sur la terre étrangère, et une femme aimée qui peut mourir ! Mais, pardonnez-moi de vous le dire : les droits d'un père sont plus anciens, plus sacrés devant Dieu, que ceux d'un autre amour. Le capitaine Josselin ne ferait que cesser de m'aimer, si je l'abandonnais ; mais Madeleine, monsieur, Madeleine me méprisera, si je ne restais pas digne d'elle ! Laissons Dieu nous protéger ; Dieu, qui est si bon, même pour ceux qui l'offensent, ne voudra pas briser une fille innocente !

— Votre éloquence part du cœur, répliqua froidement M. de Lézerec. Mais je n'en reviens pas moins à ce que je disais tout à l'heure. Non, M. Jean, vous n'irez pas à la Martinique, parce que, maintenant, ce serait inutile.

—Que dites-vous ? M. Josselin serait-il mort ! Ah ! monsieur, pourquoi vous jouer ainsi de ma détresse ? C'est impossible, vous ne voudriez point m'accabler ! Vous avez, n'est-ce pas, des nouvelles de mon bienfaiteur ? Il est peut-être en route pour la France ? Dites, dites, monsieur ; vous voyez bien qu'en prolongeant mon angoisse, vous me rendez fou !

—Calmez-vous, calmez-vous, brave jeune homme. Les affaires ne vont pas si mal que vous le pensez. Sachez d'abord que vous êtes, dès ce moment, propriétaire absolu du domaine de Douarnes, qui ne m'a appartenu que peu de temps. Le capitaine Josselin lui-même m'en a acheté la propriété qu'il vous destinait au retour de vos voyages. M. Plélan, que voilà, devait être l'exécuteur discret des volontés du capitaine, notre ami commun. Vous avez subi quelques épreuves, et je vous félicite de leur succès. Tout est fini ; il n'y aura plus pour vous que du bonheur. Je suis bien aise d'y avoir contribué en vous attachant à la respectable famille Bertin. Je vais vous remettre l'acte de donation. Rien n'y manque.

Jean ne savait s'il rêvait. L'image de M. Josselin malheureux se dressait devant lui. Sa tête et son cœur lui semblaient près d'éclater.

—Hâtons-nous donc, s'écria-t-il, et béni soit Dieu qui va rendre, par mes mains, une fortune à l'homme trop généreux qui se dépouillait pour m'enrichir ! Le domaine de Douarnes, avec les constructions déjà faites, vaut, dès ce moment, plus de cent mille francs ; en peu d'années il aura doublé de valeur. Voulez-vous, M. Plélan, faire expédier quatre-vingt mille francs à M. Josselin, et lui annoncer que je vais me rendre auprès de lui ?

—Doucement, s'il vous plaît ! comme vous y allez ! dit en riant M. de Lézerec. Il faudrait, tout au moins, avant de faire danser des écus comme de simples chiffres, étudier l'acte de donation. Je vais aller le chercher.

M. de Lézerec passa dans son cabinet, et revint aussitôt avec le dossier. Puis il entraîna le banquier, et Jean resta seul.

—Que se passe-t-il donc, se demandait le jeune homme ; et puisque mon projet de départ leur paraît si honorable, pourquoi cette obstination à m'en détourner ? Que leur importe que je reste ou que je m'éloigne, puisqu'il est si facile de rendre l'espérance à Madeleine, et de tromper les inquiétudes maternelles de madame Bertin. Car, en définitive, pour ces hommes, honnêtes sans doute, mais rouillés par le commerce de la vie, tout se traduit en ce monde par *gagner* ou *perdre*, *avoir* ou *devoir* !

Il déroula les papiers timbrés que M. de

Lézerec venait de lui remettre. Quand, après une rapide lecture, il en vint aux signatures, il baisa avec respect le nom du capitaine Josselin. Ces caractères muets lui rappelaient tant de souvenirs ! la main qui les avait tracés, s'était appuyée sur cette page. En les fixant avec plus d'attention, la date frappa ses yeux ; il sentit dans tout son être comme une secousse électrique : Cette date était du jour même !!!

—Ah ! s'écria Jean, en froissant le papier, cette signature est donc fausse, et je suis le jouet d'une odieuse plaisanterie !..

Au cri de fureur qu'il ne put retenir, M. de Lézerec entra dans la chambre avec le banquier. Leur figure rayonnait de joie.

—C'est infâme, ce que vous avez fait là, messieurs ! leur dit le jeune homme hors de lui. Quel infernal intérêt aviez-vous donc ensemble, pour retarder mon départ, et par quel vil dénouement terminez-vous cette comédie ? Rendez grâce à vos cheveux blancs, si je ne venge pas sur vous le nom du capitaine Josselin outragé !

—Doucement, s'il vous plaît, reprit M. de Lézerec. Nous sommes fort honnêtes gens, et la jeunesse est, vous le voyez, souvent bien imprudente, bien inconsidérée !

—Comment donc !..

—C'est encore une leçon qui ne vous sera pas inutile, ajouta M. Plélan.

—Mais ce nom, cette signature ?..

—Le nom de M. Josselin. Vous devez bien le connaître.

—Mais la date ?.. la date ?..

—Prouve que le cher capitaine n'est pas de retour.

Ainsi donc, vous avouez..

—Que ton meilleur ami n'est jamais parti ! s'écria une voix éclatante du cabinet voisin, dont la porte s'ouvrit à grand bruit.

Le capitaine Josselin parut. Son fils adoptif tomba presque évanoui de saisissement, à ses pieds.

—O mon fils ! mon digne fils ! Tu remplaces pour moi ma famille. Ma femme et mes enfants qui ne sont plus te bénissent du haut des cieux. Il y a assez de place pour vous tous dans mon cœur !

Ce fut un jour de bonheur ineffable, comme il y en a bien peu sur la terre. Le brave capitaine Josselin semblait rajeuni de vingt ans. Son enfant d'adoption ne savait comment s'excuser auprès de M. de Lézerec et du digne banquier Plélan, qui le serraient tour à tour dans leurs bras.

—Dînons ! dînons ! pour compléter la fête, s'écria le capitaine. Nous raconterons au dessert à ce brave garçon la petite ruse de guerre dont je me suis servi pour terminer vigoureusement son éducation.

—Il y a du vrai, mon enfant, lui dit-il à la fin du repas, dans ce qu'on t'a raconté du dépérissement de ma santé. Après ton second départ, l'isolement me tuait. Je vendis ma maisonnette de Lambazellec, pour venir habiter la ville, et voir plus souvent quelques amis. Mais j'avais compté sans la maladie, qui me visita sous la forme de fièvre bilieuse. Entouré de soins mercenaires, je ne tenais plus guère à la vie, et j'attendais tant bien que mal le repos éternel. quand certains parents éloignés, instruits fort à propos de mon état, s'avisèrent tout à coup de faire le siège de ma solitude, pour veiller sur mon testament ; dès qu'ils me virent échappé à la mort, comme par miracle, ces bonnes gens s'éclipserent en promettant de revenir ; je les attends encore.

Quand je me sentis rétabli, je me mis à suivre un régime de distractions qui me réussit parfaitement. Tes lettres me tenaient au courant de ce qui te concernait ; tu me semblais en bonne voie, mais avant de me résoudre à t'adopter légalement, je voulus te faire subir une épreuve décisive. Les dernières nouvelles que je reçus de toi m'ayant annoncé ton prochain retour, j'achetai la propriété d'un vaste terrain au hameau de Douarnez, véritable nid de misère. Si Jean, me disais-je, a bon cœur et tête saine, il le prouvera dans la ligne que je vais lui tracer. Mon ami Lézerrec voulut bien me prêter son nom pour favoriser mon projet. Le banquier Plélan se chargea de surveiller l'affaire. Tu sais le reste. Il était important que tu me crusses très-éloigné pour amener le dénouement que je voulais tenter, et qui a comblé mes espérances. Tu nous pardonneras bien les petits chagrins que nous t'avons causés pour assurer ton bonheur à venir.

Quelques jours après cet événement, le capitaine Josselin signa solennellement l'acte d'adoption de son futur légataire universel. Madame Bertin lui écrivit pour le féliciter, et Madeleine termina cette lettre sous les yeux de sa mère, qui l'autorisait à répondre à l'ardente affection de Jean Josselin.

—Combien je vous remercie de m'aimer, lui disait-elle, à présent surtout que votre sort est si fort au-dessus du mien ! En vérité, je n'ose y croire, c'est un trop beau rêve, et j'ai peur de m'éveiller ! Que je vous sais gré de penser toujours à une pauvre fille comme moi, et de nous dire que sans elle, le monde n'existerait pas pour vous ! Je n'ose risquer de répondre que moi aussi je... *vous aime* ; ces mots me semblent trop vulgaires, car je sens en vous quelque chose de presque divin. Depuis que je vous connais, je suis devenue tout autre, la nature a changé aussi autour de moi. Je n'ai jamais eu le courage de vous

dire moi-même ce que je viens d'écrire sous les yeux de ma bonne mère ; mais, loin de vous, ma timidité m'abandonne. J'imagine que si l'homme a le courage de prier Dieu, c'est parce que Dieu voile sa majesté à nos faibles regards. Si vous cessiez de m'aimer, je ne vivrais plus que pour ma mère ; mais je sens que je mourrais bientôt ; et cependant je m'effraie de vous revoir, et je ne puis m'accoutumer à l'idée si douce de ne plus nous séparer. Rendez, je vous en prie, à mon cœur un peu de tranquillité ; venez effacer le trouble où mes pensées s'égarer. Venez et apportez beaucoup d'indulgence pour mes imperfections ; alors peut-être je pourrai vous aimer comme je le voudrais, et être heureuse de cet amour.

—Vraiment, dit le capitaine à son fils, ce petit ange-là te prend pour un séraphin. Je crois qu'il est temps d'aller la détromper.

Les trois amis se mirent en route pour la maison des champs.

Je n'essaierai pas de vous peindre les joies délicieuses qui saluèrent cette réunion si désirée.

Le capitaine Josselin se fixa pour toujours à Douarnez, au sein de sa nouvelle famille.

Les blanches fleurs de l'hyménée s'unirent au pied de l'autel à la couronne de la piété filiale. Le bonheur devint le prix de l'innocence et de la vertu.

—J'ai pris ma retraite de marin, s'écriait parfois gaîment le franc corsaire ; mais je me sens de force à recommencer la vie au service de mes petits enfants. Je leur apprendrai l'exercice, la manœuvre du canon et des cordages ; je les porterai au baptême, enveloppés dans mon vieux pavillon..

Hélas ! Il n'eut pas le temps de s'entendre appeler *grand papa*. Sa vie, usée par tant de fatigues et d'émotions, s'éteignit au sein du bonheur. Mais il rendit à Dieu, sans souffrances, son âme noble et généreuse. Ses enfants le pleurent toujours ; ils ont couvert sa tombe de pervenche, tendre emblème de leur pieux souvenir.

P. CHRISTIAN.

## VARIÉTÉS.

POISSON D'AVRIL.—Espèce de jeu populaire usité le premier jour du mois d'Avril, et qui consiste à faire faire à quelqu'un une démarche inutile pour avoir occasion de se moquer de lui.

Si l'origine du mot et des courses qu'on fait faire sous ce nom était bien connue, on ne les mettrait jamais en pratique. Le mot de poisson a été corrompu comme une infinité d'autres, par l'ignorance du vulgaire, et la mémoire du temps a presque effacé la mémoire du terme original ; car au lieu de dire poisson, comme primitivement,

on a dit passion dès le commencement, parce que la passion du Sauveur du monde étant arrivée vers ce temps-là, et les Juifs lui ayant fait faire diverses courses pour se moquer de lui, le renvoyant d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et d'Hérode à Pilate, on a pris cette ridicule, ou plutôt cette impie coutume de faire courir et de renvoyer d'un endroit à l'autre ceux que l'on veut mystifier ce jour-là.

Quelques personnes lui donnent l'origine suivante. Louis XIII faisait garder à vue, dans le château de Nancy, un Prince de Lorraine, dont il n'avait pas à se louer. Le prisonnier trouva le moyen de tromper ses gardes, et se sauva le premier jour d'avril, en traversant la Meuse à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains que *c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français.*

CONTINUEZ.—Un babillard qui parlait devant Aristote, voyant que le philosophe ne répondait rien à ses interminables discours:—Je vous gêne peut-être, lui dit-il, et je vous détourne de quelque grave méditation.—Du tout, répondit Aristote, je ne vous écoutais pas; vous pouvez continuer sans me déranger.

COMMENT TIRENT DEUX GASCONS.—D'où venez-vous ce matin? demandait-on à un citoyen de la Haute-Garonne.—D'une petite partie d'honneur au pistolet, avec mon ami Chignac.—Eh! bien, qu'est-il arrivé?..... serait-il.....? —Il se porte comme moi, vraiment! mais, sandis! nous sommes tous deux trop habiles.—Et comment cela?—Comment? c'est que nous avons vivé en même temps, et si juste, que nos deux balles se sont rencontrées à mi-route et écrasées comme deux pommes cuites.

### Problème.

Un homme a deux bourses contenant chacune un certain nombre de piastres.  $\frac{1}{2}$  du contenu de la première ajouté à \$30 égale la valeur de la seconde et les  $\frac{2}{3}$  de cette dernière ajoutés à \$30 égalent la valeur de la première. Combien chaque bourse contient-elle de piastres?

A résoudre par la règle de trois simple. C. . . .

### FAITS DIVERS.

M. C. VERGE.—Nous apprenons avec plaisir que notre jeune ami M. Charles Verge, élève licencié de l'Université Laval, a été choisi par le conseil universitaire pour remplacer feu M. le Dr. Nault, comme professeur de Matière Médicale. M. Verge doit partir dans quelques jours pour Paris, où il demeurera jusqu'en septembre, époque à laquelle il se rendra à Londres, pour en revenir vers le temps de Pâques. Ce voyage d'un an lui suffira pour compléter les études si brillantes qu'il a faites de la matière médicale à l'Université.

Courage, persévérance et succès, voilà ce que nous lui souhaitons.—(La Tribune.)

NOUVEAU JOURNAL.—On annonce l'apparition d'un nouveau journal appelé *Le Nord* et qui doit être publié à Ste. Scholastique, chef-lieu du dis-

trict de Terrebonne. Nous n'avons pas encore reçu le prospectus du nouveau journal, mais nous annonçons ce fait avec plaisir dans l'intérêt du progrès intellectuel des habitants des campagnes.

—(Gazette de Sorel).

“LA PRESSE.”—Ce journal français publié quotidiennement à Montréal annonce à ses lecteurs qu'il est prospère, et la preuve c'est qu'il apporte des améliorations dans son édition hebdomadaire. Dans l'intérêt du journalisme franco-canadien, nous sommes heureux de l'encouragement qu'a rencontré notre confrère et nous lui souhaitons un progrès toujours croissant.—*Idem.*

UNE TOUCHANTE CEREMONIE.—Plusieurs amis de Madame Beauregard avaient voulu lui donner la preuve la plus efficace de leur affection,—en faisant célébrer une messe pour elle. Cette messe célébrée à la Cathédrale, mercredi dernier, avait attiré une foule considérable de pieux fidèles. Plus de trois mille personnes se pressaient dans le lieu saint et priaient avec ferveur, et près de trois cents personnes ont communiqué à cette messe. C'était là le véritable esprit catholique. Le froid protestantisme n'a point de ces touchantes et sympathiques manifestations pour les morts.—*Propagateur Catholique.*

—Deux protestants, l'un Oscar Armstrong, âgé de 41 ans, et le second James Armstrong, âgé de 30 ans, ont le jour de Pâques, dans l'Eglise de St. André d'Acton, abjuré solennellement le protestantisme et ont été baptisés sous condition.

CATASTROPHE EN ANGLETERRE.—Les journaux de Londres contiennent le récit terrible d'un désastre survenu près de Sheffield dans la nuit du 10 mars. Vers minuit, un énorme réservoir d'un mille de longueur situé à 7 milles de la ville de Sheffield, a crevé subitement et a inondé la vallée de Don, balayant des villages entiers et noyant, pendant leur sommeil, des centaines d'habitants. Des arbres ont été déracinés, et les eaux, dans leur cours rapide, ont entraîné des bâtiments en immense quantité. Dans quelques rues de Sheffield ces débris entassés s'élevaient à une hauteur de 8 à 10 pieds; au milieu de ces débris on trouve des fragments de meubles et des cadavres en grand nombre. Pendant plus d'une heure, les rues près de la rivière ont été couvertes par 10 à 12 pieds d'eau. Un grand nombre d'hommes sont occupés à retirer les cadavres des maisons dont les malheureux habitants ont été noyés dans leurs lits. D'autres corps sont retirés des jardins où les eaux les avaient entraînés. On ne connaît pas encore toute l'étendue du mal, mais des centaines de personnes ont péri submergées pendant leur sommeil. L'immense volume d'eau déchaîné continue son œuvre de destruction. Rotherham, Doncaster et beaucoup d'autres villes souffriront avant que la rivière Trent n'ait absorbé la surabondance d'eau qui s'est trouvée ainsi mise en liberté.—(Courrier de St. Hyacinthe.)

PREDICTION D'UNE GRANDE COMETE.—M. J. C. Sowers vient de communiquer aux journaux d'Angleterre l'extrait suivant d'une lettre reçue récemment de Melbourne, Australie: “Le professeur Newwager, qui est parti de Bavière depuis trois ans en tournée scientifique, nous dit qu'en 1865 une comète va tellement approcher de la terre qu'elle va la mettre en danger, et si elle ne s'y

attache pas (comme un globule de vit' argent à un autre), où ne nous anéantit pas, le spectacle sera un des plus beaux à contempler. Durant trois nuits nous n'aurons point d'obscurité, mais nous serons bas-inés dans la lumière brillante de la quene flamboyante!" Le professeur parlait de l'Australie pour la Bavière, et sans doute nous en aurons plus long aussitôt son arrivée en Europe. —*Courrier du Canada.*

— Une femme âgée de cent vingt et un ans est morte dernièrement à Rome.

Un des derniers rois d'Espagne, auquel le sort des armes avait enlevé plusieurs places considérables, recevait cependant de la plupart de ses courtisans le titre de *grand*. "Sa grandeur, dit un Espagnol, ressemble à celle des fossés, qui deviennent plus grands à proportion des terres qu'on leur ôte."

La versification est la danse de la parole.  
Un sens est une porte.

## ALMANACH POLITIQUE.

### AMÉRIQUE.

*Nouvelle-Ecosse.*—L'assemblée législative de ce pays a adopté à l'unanimité une mesure tendant à unir sous un seul gouvernement et sous une seule législature le Nouveau-Brunswick, l'Île du Prince-Edouard et la Nouvelle-Ecosse.

*Etats du Nord.*—Le général A. G. Smith s'est emparé, le 15 mars dernier, du fort de Russey, situé à 28 milles de Bayou-Jaune, (Louisiane). Les Fédéraux ont fait 325 prisonniers, dont 24 officiers, pris 2 canons de 9 pouces, deux pièces de 4, quatre de 32, deux de 7, une quantité de petites armes, 2,000 barils de poudre fine, assorties, et pour plusieurs milliers de dollars d'approvisionnements.

Un mouvement sécessionniste d'une assez grande importance vient d'avoir lieu dans l'Etat des Illinois. Les troupes de Lincoln ont eu le dessus. Il est remarquable, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que le premier acte d'insurrection contre l'administration de M. Lincoln se produise dans son Etat même.

La Chambre des Députés à Washington a déclaré à l'unanimité " que le peuple des Etats-Unis ne saurait jamais reconnaître un gouvernement monarchique établi sur les ruines d'aucun gouvernement républicain de ce continent, sous les auspices d'une puissance européenne". Le cabinet de Washington n'a pas consenti à envoyer à Mexico un ambassadeur accrédité sans conditions.

*Etats-Confédérés.*—Un télégramme de Knoxville annonce que Longstreet fait ses derniers préparatifs pour l'invasion du Kentucky.

La cour d'appel du Kentucky vient de déclarer inconstitutionnelle la loi de confiscation.

*Mexique.*—Toute la partie septentrionale du Mexique est à peu près acquise à la cause de l'empire; les essais de résistance que tente encore ça et là le parti tombé ne peuvent ni causer d'inquiétude sérieuse, ni se prolonger maintenant au-delà de quelques semaines. Le général Bazaine doit maintenant s'occuper du Sud, où les Juaristes ne peuvent disposer que d'une force de cinq à six mille hommes.

On préparait, dans la capitale, une brillante réception à l'archiduc Maximilien, au-devant duquel le général Almonte devait aller jusqu'à Vera-Cruz.

*République de l'Equateur.*—Les relations amicales de la France avec cette république sont rompues; on ne sait encore pourquoi. Le chargé d'affaires de la France, à Quito, a amené son pavillon.

### EUROPE.

*France.*—Le *Morning Herald* de Londres prétend qu'à moins que Napoléon et Maximilien ne reconnaissent le Sud, l'établissement d'un empire au Mexique sera une dépense inutile de la part de la France qui tournera à l'humiliation pour tous les intéressés.

On affirmait que Napoléon avait été satisfait des sentiments anglais exprimés dans les débats qui ont eu lieu dernièrement dans le Parlement, à propos de l'affaire Mazzini.

*Danemark.*—Trois frégates prussiennes ont attaqué l'escadre danoise du blocus, à la hauteur de Griefsmald, Pomerma. Après un engagement de 2 heures les vaisseaux prussiens rentrèrent dans le havre.

Les Prussiens se sont emparés de Tonjeberg après une défaite héroïque des Danois. Les pertes de l'ennemi sont grandes.

Les batteries prussiennes ont ouvert hier leur feu contre les retranchements de Duppel. L'ennemi a tiré 500 projectiles.

Les Prussiens sont toujours quatre contre un. L'armée danoise est toujours intrépide et déterminée.

*Suède.*—Des avis de Stockholm disent que de nouveaux troubles ont eu lieu dans cette ville. Le bureau de police a été attaqué, et les fenêtres de la résidence du chef de police ont été brisées.

*Norvège.*—L'ambassadeur de France est parti de Christiania.

## CONDITIONS:

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamontagne, No. 8.